

MUR 1771

Quatre-vingt-dix-septième

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1976.

Mes chers confrères,

Evoquant les Etats riches de plusieurs ethnies, Léopold Sedar Senghor affirma au cours d'une rencontre récente : « Heureux pays qui marche sur deux jambes ! » Je n'ai pas voulu le contrarier pour lui dire que nous sommes des unijambistes convaincus. Sommes-nous plus malheureux pour cela ? Certes non, si nous écoutons la voix de nos docteurs en politique et des folliculaires de service dans les diurnales stipendiées. Mais qui se sent touché de leurs diatribes ? Avec quatre roues et l'escarcelle à suffisance garnie, nos soucis s'envolent comme les feuilles rousses de l'automne.

Pourtant, notre unijambisme se réclame d'une qualité rare : la pureté. Un enfant ne saurait apprendre deux langues à la fois, tous les pédagogues vous le diront. Foin d'un langage polluant ! Sauf pour les termes anglo-saxons, enrichissants au possible, sauf aussi pour les quatre ou cinq langues de l'enseignement moyen. Elles sont si vite oubliées ! Et vive la pureté linguistique, ethnique, économique, en bref, magnifique !

Elle n'est pas notre seule vertu. J'y ajoute avec joie la grandeur. Trop souvent on nous juge mesquins et tâillons, aussi salué-

je, comme il sied, un geste grandiose : la nomination de cinq amiraux. Pensez donc, en cent ans l'orgueilleuse France n'en nomma qu'un seul. L'initiative est d'autant plus remarquable que notre flotte possède bien deux douzaines de bâtiments du type coquille de noix. Voilà la vraie grandeur, du panache, de l'imagination. Comme l'a dit Renan : « Rien de grand ne se fait sans chimère ».

En quoi ceci nous regarde-t-il ? L'auriez-vous oublié ? L'auteur de qui le nom pare l'édifice où s'élaborent les prémisses de la gloire littéraire, ne fut-il pas le maréchal des lettres belges ? Or un maréchal vaut un amiral...

Ces épithètes militaires m'ont fait réfléchir. Pour être de mon temps, je veux me mettre dans un cadre, celui de notre littérature. De nos jours tout se fait dans le cadre de quelque chose. Nos plus distingués linguistes, j'entends les paroliers de la TV et les rédacteurs de « Nos Lettres », s'en servent avec désinvolture. Elargi, le terme augmente même de prestige. Ne désigne-t-il pas des individus promus, tout bonnement, des cadres vivants ? Sans être le moins du monde des encadreurs...

Appliqué à notre littérature, le cadre pourrait fournir une belle hiérarchie. Si pour l'heure aucun candidat décisif n'est en vue pour le maréchalat, on pourrait, en attendant, nommer colonels tous les membres de l'Académie et donner du général aux directeurs passés, présent, et futurs. Les membres du conseil de l'A.E.B. seraient capitaines et toute une échelle de promotions pourrait honorer les prix, les décorations, les livres publiés. (J'aspire, je ne vous le cache pas, au grade de caporal). Ce système, essentiellement démocratique, supprimerait les pénibles efforts des auteurs panoramiques qui brossent sans y réussir des tableaux d'ensemble toujours controversés.

Il mettrait fin aussi aux récriminations des mécontents. Ainsi, dans ma précédente missive, je vous fis part d'un bruit de bottes



que j'avais cru percevoir. Je me suis trompé. Au lieu du martèlement de ces chaussures martiales, tout s'est borné au glissement feutré de pantoufles. L'A.E.B., inutilement alertée, peut dormir derechef sur ses deux oreilles, lesquelles ne sont pas longues comme celles d'un personnage de David Scheinert, mais larges et promptes à saisir les moindres murmures de ses membres.

Ces pantoufles sont chaussées par le « Groupe d'action des écrivains ». Dans un texte signé par vingt-et-un confrères, dont plusieurs sont membres de l'A.E.B., il nous propose la défense de nos intérêts à tous les échelons. Le programme est si vaste que les promoteurs débordés demandent des suggestions à leurs adhérents. Moyennant la modeste somme de 300 francs, chacun a le moyen d'éployer les ailes de son imagination et de sa fantaisie, de mitonner un programme dont l'envolée pourrait couper le souffle au ministre concerné et à ses séides. Et sans froisser personne. A ce propos, le dernier paragraphe est tout à fait rassurant : « Par avance, nous vous remercions de votre geste positif. Geste à propos duquel nous tenons à souligner, pour autant que de besoin, qu'il n'est dirigé CONTRE aucune association d'écrivains présentement existante ».

La précaution est plus élégante que le style, mais pourquoi l'A.E.B. est-elle traitée par l'allusion ? Aurions-nous, sans le savoir, d'autres groupements acharnés à défendre nos intérêts « matériels et moraux » ? Je ne comprends pas bien. Si ce groupe d'action veut faire la même chose que l'A.E.B. il est superflu, s'il entend faire mieux, il est forcément contre, ce qu'il ne veut pas être.

La suite des événements nous apportera sans doute des lumières plus franches. Il est question d'employer des mass-media, mot dont la sonorité toute française me ravit autant que l'emploi de ces moyens de masse.

ROGER AVERMAETE.



UNE REVANCHE

Selon M. Jacques Huisman les pièces écrites par des auteurs belges ne valent pas tripette, ce pourquoi il ne les joue pas. Ces propos, répétés avec constance, ont dû lui valoir quelques désagréments.

Il vient de prendre sa revanche. Pour démontrer à la face du monde la justesse de ses vues, il a monté la pièce la plus connue de notre auteur le plus célèbre : « Pelléas et Mélisande » de Maeterlinck.

Démonstration sans réplique : la pièce est un navet évanescant et prouve qu'un Prix Nobel n'est pas nécessairement un dramaturge. Debussy sauva le titre en noyant le texte sous sa belle musique. Peu avant la création, Maeterlinck, dégoûté, manda au « Figaro » que les représentations auraient lieu contre son gré...

R.A.